

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)

XXVI.



MALGRE tous les bagages que ses amis l'avaient forcé d'emporter, Valentin entreprenait une rude tâche en faisant à cheval un aussi long voyage. N'ayant personne avec qui causer, et ne pouvant par conséquent, ni calmer l'impatience qui le dévorait, Valentin faisait d'aussi longues journées de marche que le permettaient les forces de ses chevaux. Souvent, durant les haltes de la petite caravane, il prenait son fusil et cherchait à tuer quelques oiseaux et quelques antilopes.

Outre le plaisir qu'il y trouvait, la chasse était pour lui une nécessité. Sous la chaleur dévorante du soleil africain, aucune provision ne se conserve ; pour avoir de la viande mangeable, il faut tuer les animaux le jour même. Au bout de quelques heures, la chair est corrompue.

Quelques jours après son départ de Colesberg, Valentin, suivi de Joseph, qui était devenu un assez bon cavalier, grâce à son incroyable hardiesse, tomba sur la piste d'un oryx ou *gemsbok*.

Cette antilope, l'une des plus élégantes et en même temps une des plus délicates comme venaison, est de la taille d'un petit mulet. Les crins épais de sa queue descendent plus bas que ses larges jarrets. Elle a une robe fauve, une crinière et une raie noire sur le dos. La tête est blanche, avec des raies sombres disposées presque comme les courroies de la têtière d'une bride. Ses cornes noires, fines, régulières, droites et légèrement penchées en arrière, mesuraient près d'un mètre de long.

Joseph et deux des Hottentots parvinrent à détourner le gemsbok et à le renvoyer à Valentin. Celui-ci le tira à cinq cents pas environ et lui logea une balle dans le corps. L'oryx tomba, se releva et fit encore quelques pas. Valentin courut à lui pour l'achever. Au moment où il n'en était plus qu'à cinq ou six pas, le gemsbok fit un demi-tour et se précipita sur le chasseur avec la rage du désespoir.

Avant que Valentin eût le temps d'éviter l'animal furieux, celui-ci le frappa de ses cornes acérées.

Joseph se jeta bravement sur le gemsbok, esquiva un coup de pied suivi d'un coup de corne, et détourna sur lui la fureur de l'animal.

Pendant ce temps, tout blessé qu'il était, Valentin tirait un pistolet de sa poche et le déchargeait à bout portant dans la tête de l'oryx.

Joseph releva son maître et l'aïda à regagner la fontaine près de laquelle on avait fait halte. Le

pauvre garçon, qui pleurait à chaudes larmes, pensa de son mieux la blessure de M. Mazeran.

Le lendemain matin, malgré la souffrance qu'il éprouvait et la fièvre qui commençait à s'emparer de lui, Valentin voulut, bon gré mal gré, se remettre en route.

Envenimée par la chaleur et la fatigue, la blessure, de Valentin lui causait par moments de vives douleurs. Aussi, malgré tout son courage, n'avancait-il que bien lentement.

Au bout de quelques heures, Barilé, le Béchuan que lui avait donné M. Morton, lui fit voir l'endroit où les chariots de M. Morany, avaient quitté la route de Kuruman pour s'enfoncer sur la gauche dans les bois.

—C'est bien extraordinaire, murmura le Béchuan, qui savait quelques mots d'anglais. Le chemin est bien facile à suivre cependant.

Valentin se demanda un moment s'il devait suivre la trace des chariots ou continuer sa route, dans l'espoir de trouver Mme Bartelle et M. Morany, qui auraient certainement reconnu leur erreur et regagné le bon chemin. Après quelques indécisions, il marcha dans la même direction que les chariots, qu'il espérait gagner de vitesse.

Il aurait mieux valu pour lui qu'il choisit l'autre parti, car il fut obligé de faire un long crochet dans la forêt, puis dans les prairies, et de tourner ensuite sur ses pas pour regagner la route de Kuruman, que les chariots étaient venus rejoindre, ainsi qu'il l'avait supposés.

Le soir du quatorzième jour, le Béchuan, dont la vue était plus perçante que celle des Européens et même que celle des Hottentots, découvrit une petite colonne de fumée qui devait provenir, dit-il, de quelque bivouac.

—Qui te fait croire cela ? lui demanda Valentin.

—Je sens une odeur de viande grillée, répondit le Béchuan.

Quoique toujours souffrant de sa blessure, qui le forçait à se tenir tout courbé sur son cheval, Valentin mit sa monture au galop. Un instant après il put se convaincre que le sauvage avait bien deviné.

A cent pas de lui, trois chariots dételés étaient groupés l'un à côté de l'autre. Des bœufs et des chevaux paissaient à quelque distance.

Valentin reconnut les chariots de sa cousine. Son cœur battit avec violence.

La première personne qu'il aperçut fut M. Morany.

Le créole fit un geste de colère en reconnaissant Mazeran et courut à l'un des chariots. Mais avant qu'il en eût soulevé la portière, Valentin était prêt de lui.

—Où donc est Mme Bartelle ? demanda Valentin d'une voix inquiète.

—Valentin ! s'écria la jeune femme, qui sortit à l'instant même de son wagon, appuyée sur le bras de la fidèle Toinette.

Elle se jeta dans les bras de son cousin ; puis penchant la tête sur l'épaule de Mazeran, elle se mit à sanglotter avec une amertume qui navra le cœur du jeune homme.